



PÉRIL DE LA LIBERTÉ

Roman

David LLAMAS

Extrait...

Le lendemain matin, peu avant huit heures, Francisco se rendit dans le bar à l'angle des rues Souvirón et Carbonero. Il commanda un café au lait et s'installa au bord de la fenêtre. Il reconnut dans la rue la jeune employée et l'aborda avant qu'elle ne rentrât dans l'atelier.

— Mademoiselle ! Vous vous souvenez peut-être de moi ?

J'ai livré hier du tissu.

— Ah, oui, je vous ai reconnu, répondit la jeune femme surprise.

— Je prenais un café, dit Francisco en tournant le buste vers le débit de boissons qu'il pointa du doigt. Bien que de taille modeste, il dominait de plusieurs centimètres la jeune couturière.

— Je vous ai vue, et... j'ai eu envie de discuter avec vous... Mais vous allez peut-être travailler et je ne voudrais pas vous mettre en retard... Accepteriez-vous que nous prenions un verre... ou un café, ce soir ou demain ?

La voix posée de Francisco, son allure de jeune homme sérieux, mirent en confiance son interlocutrice. Elle considéra toutefois peu convenable de le suivre dans un bar un soir.

— Demain matin si vous le voulez, je peux arriver un peu plus tôt... À ces mots le visage de Francisco s'illumina.

— Parfait ! Alors à huit heures moins le quart demain dans ce bar ?

— D'accord.

— Je m'appelle Francisco Corda Llorente, et vous ?

— Maria Lopez de Gamarra Sanchez.

Francisco arriva en avance au rendez-vous ; Maria fut ponctuelle. Malgré leur commune introversion, la conversation fut rapidement fluide et agréable. Avant de quitter la jeune femme, Francisco lui demanda si elle accepterait qu'il priât son père de l'autoriser à la sortir. Elle répondit en souriant qu'il faudrait demander à sa mère ou à son frère aîné, son père se trouvant en Amérique. Ils se retrouvèrent le dimanche suivant devant la statue du commandant Benitez. Francisco l'y attendait ; il vit la silhouette fine de Maria s'approcher. Elle portait une robe claire, des escarpins à petits talons et arborait un large sourire qui remplit Francisco de confiance. La voyant si belle, il se considéra très chanceux. Maria était accompagnée par son frère aîné, Natalio. Celui-ci prit part à la discussion puis resta le plus souvent quelques pas en retrait, alors qu'ils se promenaient dans le parc au milieu d'espèces exotiques.

La jeune femme avait un niveau d'instruction équivalent à celui de Francisco. Son père était issu d'une famille noble mais désargentée. Devenu cordonnier, il avait quitté sa femme et ses quatre enfants pour le nouveau monde et ses promesses de liberté, d'aventure et de richesse. Sa femme avait donc élevé seule leurs enfants. Malgré le profond ressentiment qu'elle éprouvait pour son mari et le mépris qu'elle lui portait, elle avait conservé une photographie de celui-ci. Elle avait accroché ce portrait... dans la salle d'aisance, indiquant à qui voulait l'entendre que là était sa place. Carlotta Sanchez n'était pas femme à pleurnicher sur son sort et sa seule expression de dépit, à supposer que le départ de son mari lui en ait inspiré, résidait dans la flopée de jurons aussi fleuris qu'imaginés qu'elle avait l'habitude de prononcer à l'évocation du souvenir de celui-ci. Carlotta semblait unanimement tenir la gent masculine dans la description qu'elle faisait de son bon à rien de mari. Pour gagner sa vie, elle apprêtait chez elle, sur sa machine à coudre, des pièces de peaux qui servaient à la fabrication de chaussures. Elle bénéficiait également du soutien de sa mère. Celle-ci tenait un commerce lucratif, celui des charmes de ses pensionnaires. Au départ de son gendre pour l'Amérique, elle garantit à sa fille qu'elle ne manquerait de rien tant qu'elle n'aurait pas d'homme dans sa vie. Ainsi Carlotta se rendait régulièrement chez sa mère, tant pour la voir que pour recueillir les fonds nécessaires à l'entretien de sa famille. Elle avait veillé à ce que sa fille unique, Maria, reçoive la même éducation que ses trois garçons. Comme ses frères, celle-ci avait fréquenté le collège de la rue Ollerías. Malgré l'aide de leur grand-mère, chacun des membres de la fratrie avait dû, très jeune, contribuer à l'économie familiale. Ils avaient vécu avec la vision des situations de plus pauvres qu'eux, ce qui, en les inquiétant, les incitait à ne pas relâcher leurs efforts. Maria croisait ainsi le matin, les jeunes enfants que leurs familles ne pouvaient pas nourrir et qui attendaient l'ouverture de la « Goûte de lait ». Dans cet établissement public, les enfants étaient lavés, recevaient des soins pédiatriques et des aliments. Il jouxtait une pouponnière pour des orphelins. Régulièrement des nouveau-nés étaient déposés devant l'une des portes du bâtiment. Maria vivait à quelques dizaines de mètres, à l'angle de la rue du jardin des religieuses et de celle du rosier blanc.

La jeune femme s'ouvrait à Francisco sans réticence ; il leur semblait s'être toujours connus. Francisco était libéré d'un poids : il n'avait pas besoin de tenter de la séduire, il lui suffisait de se livrer naturellement. Ensemble, ils enchaînaient les sujets de conversation, futiles ou sérieux, sans interruption. Ils étaient avides de se découvrir et en oubliaient presque la présence de Natalio. Durant plusieurs jours Francisco ne se départit pas de son sourire.

Retrouvez « Péril de la Liberté » sur
<https://libre2lire.fr/livres/peril-de-la-liberte/>

ISBN Papier : 978-2-38157-110-2
ISBN Numérique : 978-2-38157-111-9

352 pages – 22.00 €

Dépôt légal : Février 2021
© Libre2Lire, 2021

